FAMILLE ET RESSOURCES IDENTITAIRES : UNE DIFFICILE AUTONOMIE

Anne GAUTHIER[1]

Nos sociétés occidentales contemporaines sont imprégnées de normes inédites. Ce qu'il est désormais convenu d'appeler la modernité avancée nous plonge dans l'individualisme identitaire. Se singulariser, faire usage de sa liberté dans un style qui lui est propre, être soi-même, se réaliser, décider de son sort, être autonome… Telles sont les injonctions qui pèsent aujourd'hui sur l'individu. Cela signifie qu'il n'a plus à s'insérer "dans une place dictée par les dieux, les maîtres ou les pères"[2] : il lui faut désormais trouver sa place. Toutefois, cette quête d'autonomie est un rapport social : elle ne peut se concevoir que comme un travail collectif. A cet égard, la famille peut constituer un formidable réservoir de ressources identitaires nécessaires à l'accomplissement de soi. Cependant, on ne peut comprendre le monde social par sa seule positivité. C'est dans les "accidents" d'autonomie qu'il est possible de détecter les défaillances de l'espace familial à assumer sa fonction de soutien identitaire.

Mots-clés

- autonomie
- identité
- récits
- souffrance
- dépression
- famille
- héritage
- reconnaissance

1. Sociologue.

2. Ehrenberg A., (1991), Le culte de la performance, Paris, Calmann-Lévy; réédition "Pluriel", Paris, Hachette, 1996.

3. Wagner P., (1996), Liberté et discipline. Les deux crises de la modernité, trad. J.B. Grasset, Paris, Métailié.

Les transformations actuelles de l'univers privé sont manifestes : progression continue des divorces, crise du mariage, bouleversement des calendriers familiaux, extension des naissances hors mariage, des familles monoparentales ou recomposées, des "*living apart together*", ainsi que des couples homosexuels. Ces "mutations" laissent penser que c'est la fin de la famille. Elles bousculent en réalité une certaine forme familiale, la famille conjugale, fondée sur l'union plus ou moins durable, mais toujours socialement approuvée, d'un homme et d'une femme qui se mettent en ménage, procréent et élèvent des enfants. La famille conjugale nucléaire n'a cependant pas été en tous temps et en tous lieux la référence unique ou dominante. Au contraire, elle résulte d'un système de représentations et de valeurs propres à la "modernité".

Pour le sociologue allemand P. Wagner[3], la modernité est parcourue par une tension fondamentale entre l'idée d'autonomie fondée sur la révocation de tout principe extérieur censé fournir un guide d'action aux humains - l'aspect liberté situé au niveau individuel - d'une part, et la nécessité d'admettre que des valeurs et des règles de vie doivent régir la vie en société sous peine d'anarchie - l'aspect disciplinaire situé au niveau sociétal - d'autre part.

Cette tension aurait trouvé des modes de résolution différents selon les époques. Les premiers pas politiques de la modernité, au début du XIXè siècle, se font sous une forme libérale

restreinte : l'idéal d'autonomie individuelle semble réservé à certains (les hommes jeunes, nantis et sains d'esprit) alors que d'autres en sont absolument exclus (les ouvriers, les femmes et les "fous"). La "question sociale" du milieu du XIXè siècle porte une attaque sévère contre ces restrictions : elle consiste à étendre l'idéal d'autonomie à un maximum d'individus. Concrètement, cela signifie que des groupes sociaux différents, aux intérêts très divergents, sont à présent concernés par l'idée de liberté. Afin de ne pas aboutir à une situation anarchique, l'Etat, aidé en cela par l'Eglise, va s'atteler à canaliser l'ensemble des pratiques sociales dans des voies bien définies. C'est la modernité organisée, empreinte de fortes régulations, qui contribue à créer un ordre à ce point stable et cohérent qu'encore aujourd'hui nous le considérons comme naturel. Mais la contrepartie est inévitable : les identités familiales sont quelque peu figées. En effet, l'industrialisation et le salariat créent une séparation entre la sphère privée (l'espace domestique) et la sphère publique (le marché du travail), lesquelles sphères vont être entachées de significations différentes : à l'espace privé va rapidement correspondre la reproduction assortie d'une logique de don, de gratuité, d'amour tandis qu'à l'espace public va être associée la production régie par une logique marchande de l'échange de la force de travail contre rémunération. Cette dualité toute neuve va réclamer une complémentarité des rôles, en d'autres termes, chacun des membres du couple va se voir attribuer une place définie : à l'époux, le rôle instrumental de pourvoyeur de fonds qui va permettre la subsistance du groupe domestique; à l'épouse, le rôle expressif de "fée du logis". Son rôle se bornera désormais à l'entretien de la maison et à l'éducation des enfants, d'autant que ces derniers commencent à faire l'objet d'attention, de soins et d'un énorme investissement affectif.

Cette mécanique bien huilée fonctionne sans ombrage pendant plus d'un siècle, mais l'aube des années 60 voit poindre des changements structurels : la modernité commence à faire l'objet de critiques, dont les plus virulentes sont formulées par le mouvement de mai 68, lesquelles consistent à montrer que les possibilités pour les individus d'être autonomes sont en réalité très limitées. Les contestataires désirent essentiellement augmenter leurs possibilités de se définir une identité propre en se dégageant de la tutelle du père, du patron, de l'Eglise et de l'Etat.

Si la question sociale du XIXè siècle porte sur un critère quantitatif qu'on pourrait appeler "pouvoir de pénétration de la modernité", lequel charrie avec lui une série de régulations sociales afin de maintenir l'ordre social, la contestation des années 1960 porte davantage sur un critère qualitatif, lié à la nature même de la notion d'autonomie individuelle. L'enjeu est par conséquent déplacé du niveau collectif vers le niveau individuel : il s'agit d'améliorer les conditions d'exercice de notre propre liberté. Ce processus consiste par conséquent à accentuer l'injonction romantique qui consiste à "être soi" : chacun de nous est en quelque sorte contraint à faire usage de la liberté dans un style qui lui est propre.

Le passage d'une identité qui se superposait à des rôles prescrits et "figés" à celle qui consiste à affirmer sa singularité possède des conséquences évidentes. Cela revient à admettre que nous sommes passés d'un individualisme égalitaire, lequel reposait sur le modèle de la citoyenneté comme principe d'égalité de droit entre tous[4], à un individualisme identitaire qui nous demande aujourd'hui de rejoindre intérieurement ce qu'il nous est donné

4. Il consistait ainsi à se dégager de ses particularités pour rejoindre l'universel en soi. Le lecteur intéressé pourra se référer à Gauchet M., (1998), La religion dans la démocratie, Parcours de la laïcité, Paris, Gallimard, "Le Débat".

5. Elias N., (1991), La société des individus, Paris, Fayard.

6. Dubet F., (1994), Sociologie de l'expérience, Paris, Seuil, "La couleur des idées".

7. C'est en ce sens qu'on peut parler d'identité narrative. La narration sert de point d'appui à l'identité du personnage qui se raconte : ce qui lui est propre, c'est sa manière particulière d'agencer, de connecter, d'articuler les expériences et les événements, donc de les rendre signifiants sur une même ligne temporelle. Voir Ricoeur P., (1990), Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, "L'Ordre philosophique".

8. Taylor Ch., (1998), Les sources du moi, La formation de l'identité moderne, trad. C. Melançon, Paris, Seuil, "La couleur des idées".

9. L'expression est empruntée à Todorov T., (1995), La vie commune, Essai d'anthropologie générale, Paris, Seuil, "La couleur des idées".

10. Il s'agit d'un aménagement de la typologie de Bajoit G. et Franssen A., (1995), Les jeunes dans la compétition culturelle, Paris, Presses Universitaires de France.

d'être extérieurement, dans nos singularités les plus intimes. Pour la plupart des commentateurs contemporains, la tâche qui nous est actuellement assignée consiste bien plus à nous délier des autres (affirmation du "Je") que de nous relier aux autres (référence au "Nous").

Toutefois, cet idéal d'autonomie n'est satisfait que dans une minorité de cas : "au sentiment de l'accomplissement, d'un côté, s'opposent bien souvent, de l'autre, des sentiments d'inaccomplissement, d'ennui, de vide, d'abattement et de culpabilité, voire d'absurdité de l'existence en général".[5] C'est ce que souligne également Dubet[6] lorsqu'il affirme que "contrairement à l'image héroïque d'un sentiment de liberté conquérant, les acteurs éprouvent plutôt cette liberté sous forme d'angoisse, d'incapacité de choisir, d'inquiétude quant aux conséquences des choix. Ils l'expriment aussi "négativement" en dénonçant les contraintes et les obstacles dressés en travers de leurs projets. De manière générale, les acteurs vivent plus volontiers leur activité de sujet dans la souffrance que dans le bonheur, et le désir d'être l'auteur de sa vie est plus un projet éthique qu'un accomplissement".

C'est à partir de quelques récits de dépression que nous nous proposons de comprendre les "accidents" d'autonomie. Certes, se raconter revient à savoir ce qu'on est devenu.[7] Mais c'est également montrer combien l'histoire nous possède bien plus que nous la possédons. En effet, la détermination du "qui suis-je?" à travers la narration ne doit pas nous conduire à négliger l'importance de l'intersubjectivité. Me raconter, c'est d'abord préciser d'où je parle, en d'autres termes, c'est m'inscrire dans une généalogie, un espace familial, des relations intimes. Mais cela implique également la question "à qui je parle" : je ne suis moi que par rapport à certains interlocuteurs, d'abord ceux qui ont été essentiels à la réalisation de ma définition de moi-même, et ensuite ceux qui sont aujourd'hui essentiels à la connaissance de moi-même que j'acquiers progressivement.[8] En d'autres termes, chacun a besoin de se relier aux autres, d'obtenir une confirmation de ses options de vie singulières. Ce n'est pas un hasard si la notion de la reconnaissance est aujourd'hui présentée comme "l'oxygène de l'âme"[9], voire même l'enjeu fondamental des luttes sociales actuelles. La compréhension des multiples difficultés identitaires passe ainsi par une attention aux troubles de la transmission intergénérationnelle, ainsi qu'aux dénis de reconnaissance.

D'où je parle : une transmission troublée...

Du point de vue identitaire, la question d'où on parle est cruciale. Chaque individu demeure, partiellement en tout cas, un héritier. L'univers familial d'origine contribue en effet à configurer une "carte éthique" : il est porteur d'un scénario de vie, réel ou fictif, qui indique à chacun les attentes des siens quant à sa propre destinée, une sorte de mode d'emploi existentiel à travers des pratiques, des actions, des comportements et la signification qu'il faut leur donner. A cet égard, l'héritage familial est parfois traversé par trois formes de socialisation génératrices de difficultés[10] :

1. La socialisation **contradictoire** liée à l'impraticabilité d'un modèle acquis étant donné les changements structurels qu'a connus une société. En d'autres termes, les attentes de la part des autres deviennent totalement impossibles à mettre en œuvre. La

trajectoire de Simon, 54 ans, est marquée par un puissant rappel familial de ses origines bourgeoises *("une famille d'énormes bourgeois"*[11] , *"Nous, une famille qui avons un passé, on est des gens très biens, nous sommes riches, nous avons les moyens… On se sentait au-dessus de la mêlée"),* soumise à déclassement financier qui court sur plusieurs générations. Des attentes de restauration sont placées sur Simon, fils unique : *"en fait, en ce qui me concerne, les deux familles, aussi bien du côté de mon père que de ma mère, quand j'ai fait mes études, j'étais considéré comme un des plus brillants cousins, enfin, brillant, qui réussissait le mieux ses études et il y avait vraiment un espoir mis sur moi… Mais on me confortait dans ça, j'étais la réussite promise etc.".* Malheureusement, les "promesses" deviennent progressivement difficiles à tenir : le choix du mariage plutôt que la poursuite d'un doctorat aux Etats-Unis, ainsi que la crise des années 70, l'obligent à trouver un emploi qui est loin de correspondre à sa solide formation d'ingénieur géologue : il devient représentant en matériel médical. La *"réussite automatique"* liée à l'acquisition d'un diplôme d'ingénieur n'a pas lieu, d'autant que le parcours de vie est parsemé de pertes matérielles, relationnelles et symboliques (divorce, licenciement pour faute grave, contexte de crise économique, surendettement,…). Ces pertes "objectives" sont d'ailleurs lues en termes de défaillance personnelle. L'excès de mémoire produit une vive perception du décalage existant entre les attentes d'autrui, qui sont d'ailleurs devenues les siennes, et la réalité du déroulement : *"Simon, mais qu'est-ce que tu as foutu ?"* se dit-il en permanence. Dès lors, son attitude n'est pas éloignée de la "figure dépressive" chère à Ehrenberg[12], à savoir l'individu "fatigué d'être lui-même", lequel démissionne progressivement de ses responsabilités. Confronté à la perte du "mode d'emploi existentiel", du "sens du jeu", Simon vit l'impossible oubli de ce qu'il aurait dû être (il est en effet enchaîné à un "glorieux" passé, constamment rappelé, lequel est assorti d'un impossible retour en arrière appréhendé tel un échec strictement personnel), cela le poussait à manifester aux autres une prise de distance par rapport aux rôles conventionnels et attendus : Simon se vit comme étant hors normes, marginal. Il parle de fuite des contraintes et de démission, lesquels éléments sont "aidés" par la consommation de "drogues" licites ou illicites. On peut également observer un phénomène de suspension de l'existence, c'est-à-dire d'errance, de nomadisme dans des espaces sociaux véritablement devenus autres que ceux qui étaient projetés au départ (entendre moins "prestigieux"). Le seul horizon social de référence se réduit à quelques espaces "hédonistes" qui témoignent du surinvestissement du présent sans véritable projet : la petite librairie de quartier dans laquelle il travaille quelques heures ainsi que les cafés avoisinants.

2. La socialisation **paradoxale** qui se caractérise à la fois par un attachement à la normalité et par un détachement à l'égard de cette normalité, qui perd ainsi de son pouvoir de conviction. L'héritage de Carine, 30 ans, est manifestement marqué par ces deux composantes qui prennent chez elle un caractère singulier. Sage, réservée et bonne élève, Carine est "poussée" vers une carrière d'architecte par son père (il est architecte lui-même). Toutefois, elle affirme avoir été peu encouragée dans ce sens à cause de ce qu'elle considère comme étant l'indifférence, voire même la distance affective de son père : il affiche une préférence évidente pour sa sœur, la favorite (surnommée *"pirouette"*) qui le fait tant rire. Tout se passe alors comme si l'intériorisation de l'extériorité[13] était définitivement

11. Toutes les expressions, phrases ou paragraphes notés entre guillemets et en italique se réfèrent aux propos des narrateurs eux-mêmes.

12. Ehrenberg A., (1998), La fatigue d'être soi. Dépression et société, Paris, Odile Jacob.

bloquée : le projet du père (extériorité) n'est pas transformé en effets internes positifs (intériorisation) permettant à Carine d'acquérir le "sens du jeu". Se sentant telle une étrangère livrée au monde, elle commence à fréquenter, dès l'aube de ses humanités, des groupes de *"cancres qui sortent, boivent et fument"*. On comprend au passage combien ces groupes de pairs ont une fonction intégrative. Cependant, la contrepartie est lourde de conséquences : elle vit échecs sur échecs scolaires. Le temps qui passe joue alors contre elle : il devient de plus en plus difficile de se déprendre d'une forme de "moratoire". Sans diplôme, il lui est difficile de trouver un emploi stable et bien rémunéré. De même, sa vie affective, marquée par l'errance, la satisfait peu. Elle a totalement "adopté" l'identité négative, sans autonomie : *"Je n'ai pas beaucoup de buts dans la vie", "Il n'y a pas grand chose qui me motive", "Je ne fais rien d'intéressant", "Je n'arrive pas à me débrouiller", "Je suis paresseuse. Je vis la nuit et je dors le jour. Je suis détraquée"*. Sa vie ressemble désormais à une fuite, c'est-à-dire un retrait : son existence se déroule la nuit (elle est choriste dans un groupe de rock, mais sans réelle conviction) et est marquée par ce qu'elle appelle elle-même un abus d'alcool : *"Mais quand je sors et je bois, il y a de la joie, c'est drôle"*.

3. La socialisation **conflictuelle**, laquelle se résume à un conflit de loyauté entre deux modèles antagonistes. Le cas de Nadine, 40 ans, écartelée entre les scénarios maternel et paternel, est exemplaire. D'origine modeste, la maman de Nadine formule clairement un désir de promotion sociale pour ses enfants. Elle perçoit l'institution scolaire comme étant le seul moyen possible d'atteindre cet objectif. Nadine se sent d'autant plus investie de cette "mission" qu'elle est considérée par tous comme compétente et intelligente. Elle est symboliquement *"placée sur un piédestal"*. Cependant, sa trajectoire scolaire est rapidement marquée par des échecs, lesquels possèdent un statut tout à fait particulier : l'école *"élitiste"* dans laquelle elle est inscrite en humanités représente le premier espace d'expérience de la honte : *"Là, on a tout de suite dit que j'étais une fille du bas peuple, la manière dont j'étais habillée et tout ça, (…) Ca me touchait fort (…) On se moquait tout le temps de ma manière de m'habiller"*. Cette expérience de la honte se transforme bientôt en révolte contre les professeurs, ce qui conduit à l'échec puis au renvoi définitif. Cette situation ne manque pas de rejaillir sur l'ambiance familiale où va désormais prévaloir une logique "guerrière". En effet, le conflit est ouvert. Si Nadine est constamment *"rabrouée"* par sa mère, il est tentant de lire sa décision de quitter les études pour devenir danseuse, et ce, avec l'assentiment de son père[14], et de se retrouver enceinte à l'âge de 15 ans comme une "réponse" aux dénis maternels. Plus fondamentalement, sa trajectoire fait de Nadine un individu "flexible", saturé en expériences les plus diverses : le récit est porteur de nombreux changements de caps pour "se trouver". Son existence oscille véritablement entre le droit (scénario maternel) et la danse (scénario paternel) : après une carrière de danseuse, elle devient clerc de notaire, activité à laquelle elle met fin au moment de la séparation avec son époux. Après quoi elle trouve un "job" de professeur de danse et de comédie, occupation qu'elle remet aujourd'hui une nouvelle fois en question. On comprend au passage ce que ces réorientations existentielles ont de déstructurant pour l'identité qui est chaque fois soumise à un important travail de reconstruction.

A qui je parle : le capital

13. Bourdieu P., (1980), Le sens pratique, Paris, Minuit, "Le sens commun".

14. En effet, ce choix représente la *"pomme de discorde"* entre les parents. La maman ne veut absolument pas en entendre parler. Au contraire, pour le papa, cela n'a rien de dévalorisant : *"Parce que c'est toujours ce qu'il a rêvé lui, la mise en scène etc. En fait, je réalisais son rêve de jeunesse qu'il n'avait jamais réalisé quoi. Et alors, j'ai toujours… Mais ça, c'est après coup, au moment même, je ne le vivais pas comme ça, j'étais trop jeune. En fait, j'ai toujours été le conflit entre mes parents"*.

reconnaissance

Notre identité exige la reconnaissance des autres car "il n'y a pas d'engendrement intérieur, monologique (…) Le problème à propos de l'identité personnelle originale et qui émane de l'intérieur, c'est qu'elle ne dispose pas de cette reconnaissance *a priori.* Elle doit se mériter à travers l'échange. Et elle peut échouer. La nouveauté, à l'époque moderne, n'est pas le besoin de reconnaissance mais la possibilité qu'il puisse ne pas être satisfait".[15]

Le philosophe allemand A. Honneth[16] note que "c'est à l'expérience de la reconnaissance réciproque que les sujets capables d'agir doivent leur aptitude à développer un rapport positif à soi. Leur *Ego* pratique est dépendant des relations intersubjectives dans lesquelles ils peuvent faire l'expérience de la reconnaissance". La capacité d'action dérive donc en droite ligne d'un rapport réussi à soi, lequel est lui-même grandement dépendant de la réaction approbatrice des partenaires d'interaction. Dès lors, il voit dans l'expérience du mépris le risque d'une offense qui peut mener à un effondrement de l'identité entière de la personne. Dans la foulée, il affirme qu'on peut opérer une distinction analytique entre trois types de dénis de reconnaissance : (1) les dénis que constituent les atteintes à l'intégrité physique (telles que la torture ou le viol) d'une personne. Ils menacent alors un rapport à soi des plus fondamentaux en provoquant une perte de confiance en soi et une perte de confiance dans le monde qui affectent la personne jusque dans ses rapports physiques avec les autres ; (2) ceux qui empêchent les individus de jouir de certains droits à l'intérieur d'une société donnée. Ils s'attaquent à l'image normative de soi, c'est-à-dire le respect de soi ; (3) les dénis de solidarité qui portent atteinte aux modes de vie particuliers et à la valeur sociale des individus et des groupes qui les portent. Ils menacent dès lors l'estime de soi.

L'histoire de Catarina est exemplaire de ces multiples dénis de reconnaissance qui l'ont conduite à *"se tuer pour renaître"*, en d'autres termes, à faire l'expérience d'une alternation. Fille d'immigrés grecs, Catarina vit les relations avec ses parents comme le principal obstacle à son accomplissement personnel. Elle mentionne la terrible souffrance dans laquelle elle baigne, subsumée par l'expression *"Je manque de tout"* : le *"manque d'argent"* (elle fait allusion à la misère matérielle dans le cadre de l'immigration), le *"manque de bagage"* (elle se réfère à une absence de connaissances intellectuelles) et le *"manque d'amour"*. Malgré son extrême soumission aux attentes de rôle clairement émises par son entourage (elle ira jusqu'à épouser, sans mot dire, un homme imposé par ses parents et à mettre au monde deux filles de cette union, devenant ainsi *"une bonne mère et une bonne épouse"*), elle se sent constamment dépréciée. Cette expérience du mépris rejoint les trois catégories d'Honneth. Elle affecte à la fois la confiance en soi du fait de la privation d'un corps qui appartient d'abord au père (relations incestueuses), puis à l'époux *("corps poubelle dans lequel il se vide")*, le respect de soi du fait des multiples dénis de droits liés à sa condition d'immigrée et l'estime de soi du fait du manque de considération pour sa personne, comme en témoigne l'extrait suivant : *"Bon, tu pars du principe que j'ai toujours voulu que mes parents me reconnaissent, ils ne m'ont jamais reconnue, j'étais une bonne à rien (…) D'abord, c'était déjà bien ancré étant plus jeune, mais alors mon mari a continué après, donc tu finis par croire que tu es une merde et que tu n'as même pas le droit de respirer"*. Après quelques années de mariage, Catarina

15. Taylor Ch., (1992), Le malaise de la modernité, trad. C. Melançon, Paris, Cerf, p. 56.

16. Honneth A., (1999), "Intégrité et mépris, Principes d'une morale de la reconnaissance", in Recherches Sociologiques, vol. XXX, n°2, pp. 11-22.

17. Gaulejac V. de, (1999), L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale, Paris, Desclée de Brouwer, "Sociologie clinique".

décide de s'installer comme fleuriste indépendante afin d'acquérir une certaine autonomie financière, sans succès puisque son époux contrôle et s'accapare les recettes du magasin. L'indéfectible loyauté dont elle fait preuve vis-à-vis de sa famille se poursuivra jusqu'au moment où un événement imprévu perturbe la donne quotidienne. Elle est dénoncée par une voisine à l'office des taxations qui la soupçonne rapidement de ne déclarer qu'une infime partie de ses revenus. C'est alors que commence une véritable traversée du désert qui la conduira en hôpital psychiatrique à de nombreuses reprises. Néanmoins, l'institution médicale, qui balise ici fortement la carrière dépressive, est considérée comme une chance. Elle offre dans ce cas la possibilité de quitter une vie de *"perdante" ("briser le schéma")* pour se donner les moyens d'une nouvelle existence. Elle fonctionne alors comme un véritable laboratoire de conversion : les rencontres et les événements qui s'y déroulent constituent autant d'initiations à un nouveau "jeu". C'est ainsi que Catarina, qui se présentait telle *"une bonne épouse, une bonne mère et une bonne gestionnaire"*, abandonne progressivement ses anciennes identifications pour devenir comédienne et écrivain.

Pour conclure, l'idéal d'autonomie que véhicule notre société occidentale ne doit pas laisser penser qu'elle se développe, de manière totalement solipsiste, sur base de nos profondeurs intimes. Il n'existe pas de soi absolu qui s'érige contre les "impuretés" du contact avec autrui.[17] Au contraire, l'autonomie se construit dans un rapport social. Cela implique de nouvelles formes d'inégalités : si certains disposent de ressources identitaires pour faire un usage "accompli" de leur liberté, d'autres en sont notablement privés. Mais ces nouvelles inégalités sont d'autant plus perfides que l'individu qui ne parvient pas à "devenir lui-même" est tenté de lire ses échecs en termes strictement individuels, et ce, sans consolation ou réparation possible. Tel est bien souvent le sens de la dépression…

■

